

Lieux de tournage

Un quartier à bras le corps

Éric Perron

Volume 25, Number 3, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33537ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, É. (2007). Lieux de tournage : un quartier à bras le corps. *Ciné-Bulles*, 25(3), 34–41.

Un quartier à bras le corps

ÉRIC PERRON

En se remémorant ses débuts, jamais Diane Janna n'aurait pu imaginer qu'elle pourrait être régisseuse d'extérieur. « Je suis une personne très gênée, juste l'idée de cogner à une porte, de parler aux gens. Je trouvais ça dur. » Timide et pas l'ombre d'une aptitude pour la négociation. Voyons voir... Sa première négociation consistait à obtenir la permission d'une dame pour avoir accès à une porte d'entrée à l'arrière d'un immeuble à appartements. La régisseuse d'extérieur qui l'avait engagée comme assistante lui conseille : « Si tu as des problèmes à négocier, tu commenceras par lui parler de ses chats... » Noté. « Quand la porte s'est ouverte, j'ai figé. Après un instant, j'ai dit : " Il paraît que vous avez beaucoup de chats... " » La dame l'a tout de suite invitée à voir une nouvelle portée. « Ma négociation s'est conclue pour 50 \$ avec un chat! » Quelques semaines plus tard, alors qu'elle avait terminé son contrat avec la production, la dame l'appelle pour lui demander si elle voulait toujours son chaton, maintenant sevré. À reculons, un peu

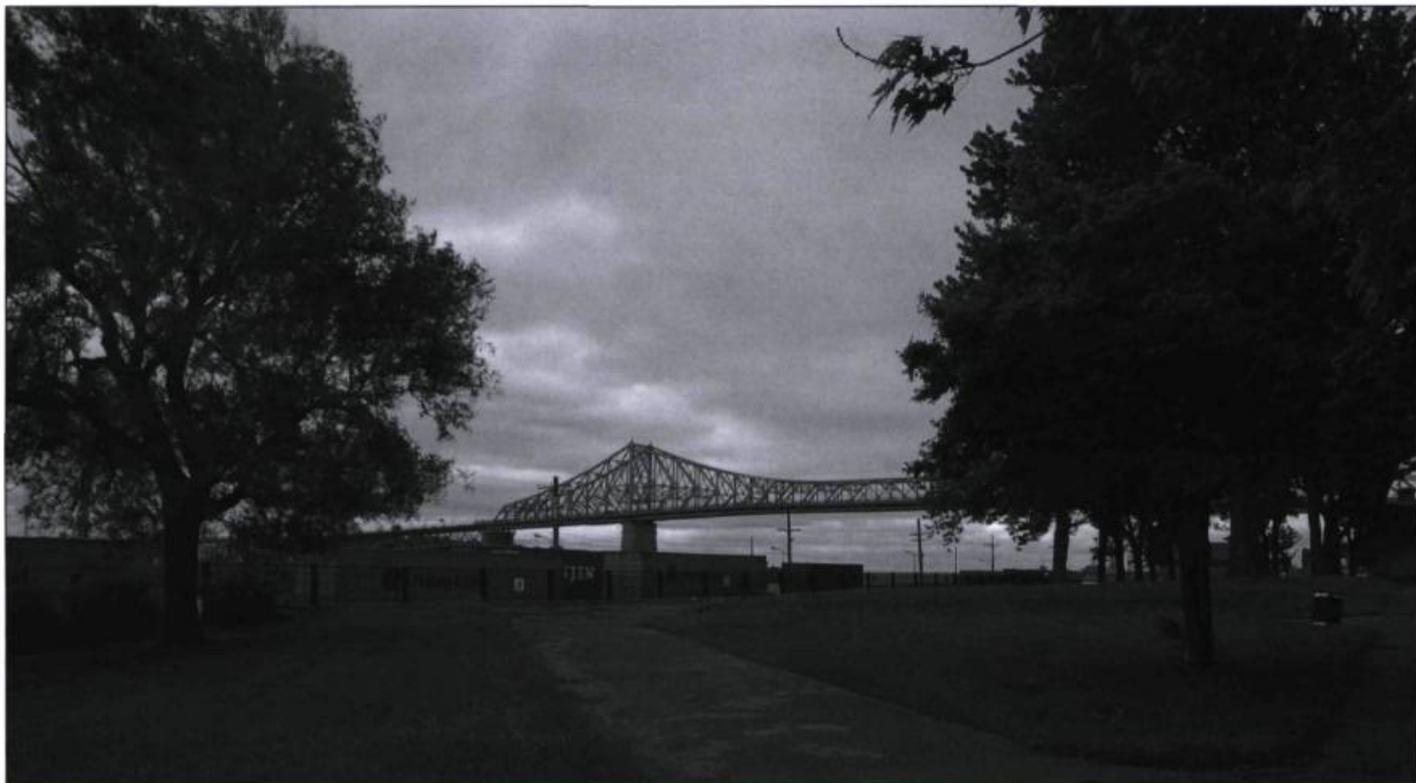
dépitée, la fille au grand cœur qui ne voulait pas de chat a respecté son entente...

Étant donné son peu d'expérience et l'ampleur de la tâche à accomplir (et réussie avec brio), Diane Janna est certainement la personne de la production qui s'est démarquée le plus. Dans les précédents articles de cette série sur **Le Ring**, chaque fois qu'on voulait aborder son travail de régisseuse d'extérieur, l'espace était toujours trop restreint. On a donc décidé d'y consacrer un volet entier. Par le fait même, le lecteur pourrait en apprendre davantage sur toutes les facettes d'un métier méconnu. Retour sur les lieux du **Ring**.

Depuis belle lurette, les tournages — quand l'histoire le permet — ont délaissé les studios et pris le chemin des locations, plus économiques, plus simples et plus authentiques. Et les locations, c'est le terrain de jeu des régisseurs d'extérieur. Ils ont la tâche de trou-



Diane Janna — TOUTES LES PHOTOS DE CET ARTICLE SONT D'ÉRIC PERRON



Le parc Bellerive

ver les lieux intérieurs et extérieurs qui vont servir de cadre à l'histoire à raconter. La direction artistique va ensuite « habiller » ces lieux pour les modeler aux désirs de la réalisation. Sur **Le Ring**, le directeur artistique David Pelletier et son équipe ont davantage travaillé dans l'appartement de la famille Blais ainsi que dans le sous-sol d'église où se déroulent les combats de lutte auxquels assiste Jessy avec ferveur.

Qu'une personne soit passée par une formation scolaire (quand il en existe une) ou qu'elle ait privilégié la formation empirique (comme la grande majorité des gens sur un film), elle devra systématiquement débiter du côté de l'assistantat, pour ensuite monter les échelons. Diane Janna a donc été assistante pendant plusieurs années. Il lui est arrivé à quelques reprises, au pied levé, de prendre la responsabilité des locations d'un film, mais jamais pour toute la durée d'une production. Au fil des ans, elle a travaillé, entre autres, sur des films produits par Richard Lalonde (**Elles étaient cinq**) et c'est par lui qu'elle est entrée sur **Le Ring** (où il agissait à titre de producteur conseil). Déjà, il lui avait demandé de trouver les locations de **Ma fille mon ange**, mais elle ne se sentait pas encore prête pour une production de cette ampleur. Il est revenu à la charge en la référant pour le film encadré par l'Institut national de l'image et du son (INIS). Lorsque le producteur Thomas Ramoisy l'a contactée, sa première idée était de décliner à nouveau la proposition, mais elle voulait bien jeter un œil sur le scénario. Très vite, une précision au producteur débutant : ce n'est

pas 9 locations qui sont à trouver — comme il lui avait dit au téléphone — mais bien 42! « Dans le scénario, toutes les rues et les ruelles, des locations parmi d'autres, étaient différentes », expliquera-t-elle. Malgré cela, Diane Janna, qui adore relever des défis, accepte celui du **Ring** : un nombre très élevé de locations à trouver et un très petit budget. Et cela au minimum syndical, comme pour l'ensemble des techniciens et des comédiens. Cette expérience lui permettra, entre autres, d'accumuler des points à son syndicat, justement, à titre de régisseuse d'extérieur. Elle pose une seule condition aux producteurs : celle de pouvoir avoir une assistante en cours de route, si elle en ressent le besoin. Les producteurs Thomas Ramoisy et Ian Quenneville ont admis sans ambages l'ampleur de la tâche : « Pour la régisseuse d'extérieur, ce fut tout un défi. Surtout qu'Anaïs avait une idée très précise de ce qu'elle voulait. Si Jessy descend un escalier arrière, elle ne veut pas n'importe quel escalier, elle veut un genre précis. »

Anaïs Barbeau-Lavalette connaît bien le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Elle l'a arpenté à plusieurs reprises pour différents documentaires, mais aussi parce qu'elle s'implique depuis quelques années auprès du D' Gilles Julien qui aide des jeunes en difficulté. Alors que le projet du **Ring** n'en est qu'à ses balbutiements scénaristiques, la réalisatrice, qui veut saisir le quartier en images, se fait accompagner par sa colocataire photographe dans ses randonnées. Certains clichés ont d'ailleurs contribué à montrer le traitement visuel envisagé par la réalisatrice dès la soumission du projet au jury, selon Ginette Petit, directrice du programme Cinéma

à l'INIS. « J'avais des photos, mais ce n'était pas organisé », dira la réalisatrice. Au point où lorsqu'elle demandera à Diane Janna de retrouver les arrières d'immeubles photographiés lors de promenades, l'exercice s'avèrera impossible puisqu'aucune adresse n'avait été notée. La régisseuse d'extérieur devra donc composer avec une réalisatrice qui sait bien ce qu'elle veut sans en être certaine tout de suite...

Dans un premier temps, Diane Janna fait un dépouillement du scénario pour déterminer avec précision les lieux à dénicher. Il y aura beaucoup d'excursions avec la réalisatrice, mais la majorité des recherches et des démarches seront accomplies par la régisseuse d'extérieur, à partir de demandes très précises. Évidemment, la prise de photographies numériques est au cœur de ce travail. Diane Janna en fait encore trop à son goût. « Quand tu arrives chez-toi le soir avec 300 ou 400 photos, ton boulot est loin d'être terminé... » Pour certains lieux, elle fera des assemblages en 360 degrés, mais « il est certain que les extérieurs doivent être vus *live*, on ne peut pas rendre la personnalité d'un parc sur des photos ». Pour les lieux du domaine public, il faut passer par le Bureau du cinéma de la ville de Montréal (conditions liées à certains lieux, permis de tournage, etc.). Pour tout ce qui concerne le privé — individus ou entreprises — c'est du cas par cas. Il faut d'abord prendre contact sur le terrain ou par téléphone avec les responsables, s'informer si les gens sont ouverts aux tournages. « Si c'est non, c'est vraiment non. S'ils ne sont pas sûrs, je vais leur demander de me rappeler une fois la décision prise. Et si la réponse est positive, je vais faire des photos. Je ne vais jamais présenter des lieux en photos à un réalisateur si la personne n'est pas sûre d'avoir envie d'un tournage : il n'y a rien de pire que de lui montrer un lieu — qu'il pourrait aimer — impossible à avoir. » Tout au long des recherches, lorsque Diane Janna a des choses à proposer, des réunions se tiennent au bureau de production. Selon les choix établis, des visites sur les lieux s'organisent. Ceux qui accompagnent le plus souvent la régisseuse d'extérieur lors de ces visites sont la réalisatrice et le directeur artistique, mais il arrive aussi que le 1^{er} assistant à la réalisation, le directeur photo (pour la lumière des lieux), le directeur de production et même un des producteurs soient de ces sorties.

La production détermine le nombre de jours pour trouver les lieux. Et l'on fonctionne, naturellement, par priorité. Le plus urgent sur **Le Ring**, outre le bureau de production (où seront coordonnés la préproduction et le tournage) est de trouver l'appartement de la famille Blais (lieu principal du film et qui servira de camp de base), car la direction artistique devra y travailler plusieurs jours avant que l'équipe y entre, et l'endroit où se tiendront les galas de lutte. Bien que cette partie arrive à la toute fin du tournage, il faut déterminer le lieu rapidement pour que chaque département ait le temps de prévoir le travail à accomplir.

Ce n'était pas facile de trouver un logement vide correspondant aux exigences de la production et du scénario. Si dans l'histoire la famille de six personnes habite un 4 1/2 qui ne paye pas de mine, il fallait au moins un 8 1/2 afin de pouvoir « loger » toute une équipe de tournage (nous avons d'ailleurs rapporté dans un précédent article les propos de la réalisatrice sur les difficultés de tourner dans un endroit aussi exigu avec autant de monde; imaginez alors un lieu deux fois plus petit). Diane Janna s'est abonnée pour une semaine à un service Internet d'appartements à louer. Elle a imprimé tout ce qui était disponible dans Hochelaga-Maisonneuve avant d'appeler les propriétaires pour voir s'ils étaient intéressés à louer leur logement à la production pour deux mois seulement (préparation du logement et cinq semaines de tournage). Douze appartements ont été visités et photographiés. « Celui que j'ai trouvé correspondait parfaitement avec ce qui avait été exigé : une chambre avec une fenêtre qui donnait sur une ruelle, avec vue sur une fenêtre en face à un étage inférieur. Tout ce qu'il manquait, c'était une plus grande ouverture entre le salon et la cuisine. J'ai donc demandé au propriétaire la permission pour briser une partie du mur en échange de quoi la production s'engageait à installer des portes françaises à la fin de la location. Il a donné son accord. » L'appartement de la rue Aylwin, où habitera Jessy dans **Le Ring** d'Anaïs Barbeau-Lavalette, est à quelques pas seulement des locaux du D' Julien. Beau hasard!

Pour demeurer fidèle à la réalité, les galas de lutte amateur se dérouleront dans le sous-sol d'une église. Il faut donc trouver une paroisse disposée à accueillir la production pendant près d'une semaine en incluant la journée pour le montage de l'arène de lutte, le travail de la direction artistique et l'installation des éclairages. Les plus grosses journées, celles des combats, il y aura environ 120 personnes en comptant les quelque 80 figurants. Le premier lieu souhaité, l'église Saint-Casimir, n'a finalement pu être retenu. La Fédération de lutte québécoise, dont la production s'est assurée la collaboration (expertise, lutteurs, figurants, ring, etc.) va contribuer aux recherches puisque c'est finalement leur ancienne salle de gala qui servira de cadre au film : le sous-sol de l'Église Saint-Jean-Berchmans, sur la rue Cartier dans Rosemont (un des rares endroits de tournage situé à l'extérieur du quartier Hochelaga-Maisonneuve). La négociation a été quelque peu compliquée puisque les sous-sols des églises sont plus fréquentés que les églises elles-mêmes : il a fallu déplacer les activités de plusieurs organismes pendant la durée du tournage. Inutile de préciser que cette location a grugé une bonne part du budget.

Il y a des démarches compliquées et il y a parfois des démarches hasardeuses. Dans le film, la mère de Jessy abandonne mari et enfants et se retrouve sur le trottoir pour payer sa consommation de drogue. Diane Janna doit donc trouver un second appartement pour une journée, histoire d'y tourner quelques scènes intérieures et extérieures. Un lieu est trouvé, la locataire est partante, avant



La façade et l'arrière de l'immeuble où habite la famille Blais, ainsi que le dépanneur

que la régisseuse d'extérieur n'apprenne une fois l'entente conclue que la femme est au cœur d'une sale histoire : dettes de jeu, visite de gros bras, menaces physiques et batte de baseball, saisie de biens pour retard de paiement, etc. Notre régisseuse d'extérieur, encore peu expérimentée et un brin naïve, maintient la « location » et accepte un double des clefs. Diane Janna demande tout de même conseil à une autre régisseuse d'extérieur, qui lui lance : « Es-tu folle? Ne retourne pas là toute seule. » Elle avise Donald Tétréault, le directeur de production, de la situation : « Si la production tient à tourner là, ça va te prendre la police, c'est un lieu dangereux » Et pour compliquer la situation, à l'arrière de l'immeuble se trouve un hangar qui sert à la vente de drogue, au cœur d'un secteur que plusieurs groupes criminalisés se disputent. Donald Tétréault lui dit alors que la production pourra se débrouiller sans la police. Sa régisseuse d'extérieur insiste : « Si tu décides d'y aller sans la



La cour de l'École Baril et le casse-croûte

police, je dois aviser le syndicat. » Le directeur de production consulte les producteurs et il est finalement décidé qu'il serait préférable de trouver un autre lieu. Lorsque Diane Janna est allée rendre le double des clefs à la locataire, le directeur de production l'accompagnait. Il a soudainement mesuré l'ampleur du danger. À peu de choses près, **Le Ring** était, avec cette location, au cœur de son sujet... Deux jours et trois nouvelles visites plus tard — alors que le tournage est en cours — une autre location est trouvée (un logement qui donne sur une cour arrière délabrée, ce sera parfait). Comme la fille du propriétaire étudie en cinéma, Diane Janna — toujours prête à se montrer généreuse — lui a proposé qu'elle vienne une journée sur le plateau comme observatrice.

Dans la bureaucratie des institutions, les histoires de batte de baseball sont plus rares. En retour, il faut travailler un peu plus dans les



Le secteur de la rue Ontario où les enfants passent l'Halloween



Une des ruelles qu'emprunte Jessy à vélo

bandes pour obtenir les autorisations. Jessy va « parfois » à l'école (sa sœur est plus assidue, mais on la suit moins), donc Diane Janna doit s'entendre avec une école primaire du quartier (et la commission scolaire). La réalisatrice avait en tête l'école située sur Pie-IX, entre Sainte-Catherine et Ontario, mais ça n'a pas fonctionné. Ce sera l'École Baril sur la rue Adam (à deux pas d'où habitent Jessy et Kelly). La production a besoin de deux jours pour tourner les scènes dans la classe de Jessy et celles qui se déroulent dans la cour de récréation. Le directeur et la Commission scolaire de Montréal ont donné leur accord pour tourner, évidemment, pendant un week-end. Il y a des lieux où c'est forcément la production qui s'accommode des locations. Avec les établissements scolaires, on se doute que les ententes ne se font pas à rabais, sauf s'il s'agit d'un organisme sans but lucratif, ce qu'est justement l'INIS. Ce sera toujours quelques dollars économisés pour une autre location.

Le personnage de Sam fera des folies qui forceront son père à l'envoyer dans un centre de réadaptation sociale. Comme ils sont rares, la production va s'adresser à la Cité des Prairies, dans le nord de Montréal. L'établissement n'apprécie pas beaucoup les tournages, un type d'activités qui en mène large et qui perturbe : les jeunes qui y résident doivent s'y sentir à l'aise, pas bousculés, pas à nouveau « déplacés ». Il arrive parfois que l'administration autorise le tournage de scènes documentaires étant donné la petitesse de l'équipe (mais aussi parce que ça déforme moins la réalité que la fiction...). Soit. L'équipe du **Ring** prendra cette dimension (10 personnes maximum). Après tout, il ne s'agit que d'une courte visite de Jessy et Kelly à leur grand frère. Après avoir jeté un œil au scénario, la direction donne son accord, en grande partie à cause du nom d'Anaïs Barbeau-Lavalette. Ses documentaires sociaux et son implication auprès des jeunes en difficulté pèsent dans la balance. Cependant, la durée du tournage ne devra pas dépasser une demi-

journée. C'est court, mais suffisant pour faire de cette scène dans la « chambre » de Sam l'une des plus fortes du film.

Cité des Prairies, c'est trop loin pour que Jessy s'y rende à vélo. Sa sœur et lui prendront donc le métro pour probablement l'une de leurs rares sorties hors du quartier. Encore là, les portes où frapper ne sont pas nombreuses : Diane Janna prend contact avec la Société de transport de Montréal (STM). Rien que pour faire rouler une rame de métro dans une station la nuit (pas question de louer les services à l'heure des usagers), le prix demandé correspond au budget entier du **Ring** pour l'ensemble de ses locations. Il faudra trouver des arguments convaincants : ce sera le film lui-même. En fait, la responsable de la STM aime beaucoup le caractère pédagogique de la production encadrée par l'INIS. Il sera donc possible (après avoir jeté un œil au scénario, naturellement) de voir les enfants dans le métro, à un tarif de location très avantageux, mais ils devront le prendre à 5 h 30, un dimanche matin, à la station Georges-Vanier. Ce sont les directives imposées par la STM pour ne pas perturber le service régulier (le métro ouvre à 6 h 30). Pour la vraisemblance de l'histoire, l'équipe tournera une scène extérieure à la station Joliette, dans le quartier des enfants, mais la caméra ne pourra pas entrer à l'intérieur de l'édicule. Cette dernière séquence sera finalement coupée au montage.

La régisseuse d'extérieur doit également dénicher un dépanneur pour quelques scènes. Beaucoup de ces endroits dans le quartier sont la propriété d'Asiatiques, ce qui ne rend pas la tâche facile. Soit elle se fait dire que le patron est parti pour deux mois (!), soit elle s'adresse à des gens qui ne parlent pas français et à peine anglais. Il y en a tout de même un, rue Adam, qui veut bien écouter la demande. Mais la communication déraile rapidement : le propriétaire affiche une grande conscience sociale et craint que son entreprise soit le cadre d'une production pornographique ! Fort

heureusement pour Diane Janna, un habitué de l'endroit qui travaille comme assistant de production en cinéma se trouve dans le commerce lors de sa visite. *De facto*, il se fait ambassadeur du **Ring**, expliquant les désirs (très chastes) de la production. Rassuré, le propriétaire accepte de fermer son commerce pour une journée (en échange d'un dédommagement, bien entendu), il voit tellement de pauvreté et de vol dans le quartier que ce projet est très important à ses yeux. « C'est la première fois que je voyais ça : la seule raison de son accord, c'est parce qu'on allait faire quelque chose pour le quartier », raconte Diane Janna. Au montage final, ne restera qu'une seule scène de celles tournées dans le dépanneur, celle où Jessy, affamé, vole des Caramilk... Une dernière location intérieure, celle du casse-croûte en biais avec l'appartement principal sur la rue Aylwin. Quelques scènes furtives y seront tournées, se résumant à un bref plan dans la version finale du film. En juin, lors du retour sur les lieux de tournage en compagnie de Diane Janna, les propriétaires nous informaient que le local (il s'agit en fait d'un logement du rez-de-chaussée converti en casse-croûte de quartier) avait été cédé au D' Julien, voisin immédiat, pour permettre une expansion des bureaux.

Dans le film, les enfants, laissés à eux-mêmes, passent beaucoup de temps à l'extérieur, errant ici et là. De nombreux lieux (parcs, terrains vagues, rues et ruelles) doivent donc être déterminés. Lorsqu'un endroit est repéré par Diane Janna, celle-ci communique avec Elsa St-Denis, la conseillère attitrée au **Ring** au Bureau du cinéma de la ville de Montréal, pour connaître les conditions. On peut filmer gratuitement sur le territoire de la métropole (l'administration facture seulement pour des services spécifiques comme la police, l'utilisation d'espaces avec parcomètres, etc.), mais des permis doivent être délivrés. Deux sites extérieurs seront beaucoup fréquentés par Jessy dans le film : le parc Bellerive et le des-



La cour arrière de l'appartement où Jessy retrouve sa mère

sous du viaduc Sainte-Catherine au coin de Bercy. Dans un premier temps, la réalisatrice voulait tourner au port de Montréal, mais les frais s'élèvent à 1 000 \$ par jour. « Nous n'avions pas cet argent », précise la régisseuse d'extérieur. Elle va donc s'efforcer de trouver un lieu qui offre les mêmes atouts. Ce sera donc le parc Bellerive, sur Notre-Dame au coin de Fullum. Diane Janna se rappelle avec quelle excitation elle a présenté l'endroit à la réalisatrice : « Anaïs avait tout ce qu'elle souhaitait ici : un lieu qui ne se distingue pas par sa beauté, où il n'y a jamais personne (parfait pour qu'un itinérant y trouve le calme), bordé par des terrains vagues, qui évoque le côté industriel du quartier avec les trains à l'arrière, vue sur le fleuve et sur le pont Jacques-Cartier. » La réalisatrice a beaucoup aimé ce lieu, même s'il y avait des inquiétudes au départ : le bruit permanent des véhicules sur Notre-Dame. Par contre, la présence de trains stationnés ne dérangeait pas trop... Au moment du tournage, c'est pourtant le va-et-vient des wagons qui causera des retards répétés. Un bien petit prix à payer pour la beauté de cette présence ferroviaire en arrière-plan. Les trains, le fleuve, le pont : de beaux symboles d'évasion pour des personnages prisonniers de leurs conditions de vie.

Lors d'une recherche du côté des pistes cyclables (Jessy est toujours à « bicik »), la réalisatrice et la régisseuse d'extérieur sont tombées par hasard sur le lieu du viaduc. En fait, une piste passe au-dessus. Diane Janna a alors proposé d'aller jeter un œil en dessous : immenses arches de béton, vue sur une gare de triage et des terrains vagues, un lieu parfait pour les errances de Jessy. Cet endroit, qui n'était pas présent dans le scénario, deviendra le cadre de plusieurs scènes. Pour boucler cette location, un permis à la Ville de Montréal, l'autorisation d'une entreprise voisine pour garer des véhicules de la production et la promesse à des squatteurs qui s'y sont construit des installations de fortune de ne pas les filmer. Tous les lieux peuvent révéler des points de vue fascinants.



Une des cours visitées par le garçon pour ses livraisons...

Il faut se promener, regarder. Un autre exemple : celui qui est sur une piste cyclable à partir d'une cour de la voirie municipale, à deux pas du viaduc. Le plan où l'on voit Jessy rouler à bicyclette sera inclus dans le film.

Puis, il y a les rues et les ruelles (une quinzaine au total seront toujours visibles après le dernier montage). La réalisatrice avait des exigences très précises. Pour les scènes sur la rue Ontario (les enfants y passent l'Halloween, Jessy l'arpente à vélo, etc.), la réalisatrice veut filmer certains tronçons spécifiques en fonction de la lumière qui émane des vitrines le soir. La réalisatrice d'extérieur doit, entre autres, faire signer une pétition par les commerçants autorisant la production à fermer la rue entre Joliette et Bourbonnière (une demande de la Ville pour délivrer le permis). La réalisatrice voulait aussi le coin des rues Sainte-Catherine et Davidson, où un immeuble avait été ravagé par un incendie, pour y tourner la scène dans laquelle Kelly rejoint sa mère devenue prostituée. Quelques mois après le tournage, un immeuble flambant neuf viendra revaloriser le carrefour.

Dans les semaines qui précèdent le début du tournage, le choix des lieux bouge énormément, les locations s'additionnent, la réalisatrice les accumule, les réserve pour des scènes précises. Si les lieux de tournage révèlent un peu l'âme d'un film, si les choix relèvent du domaine artistique, il faut aussi penser à la logistique. Le *planning* qui se mettait en place laissait entrevoir beaucoup de déplacements et d'importantes distances entre les lieux. Diane Janna raconte que le directeur de production a même dit à la réalisatrice, un peu pour lui faire la leçon : « Pendant le visionnement de l'équipe, je vais m'asseoir à côté de toi, je veux voir exactement combien de lieux tu auras conservé au montage » (la version finale compte une trentaine de lieux). Diane Janna, elle, n'en revenait pas de voir la réalisatrice continuer d'ajouter des locations. En fait, cette propension d'Anaïs Barbeau-Lavalette à vouloir multiplier les lieux montre bien son désir de filmer le quartier le plus largement possible, de l'embrasser en quelque sorte. C'est un peu ce qui ressortait de ses intentions, écrites des mois avant le début de la production.

Et parfois la réalisatrice s'entête. Elle ramenait toujours l'idée de faire marcher Jessy sur des rails. Sa réalisatrice d'extérieur devra lui répéter à plusieurs reprises que, sur ce sujet, le CN était intraitable, pas question de donner de mauvaises idées aux gens... Diane Janna finira par s'en laver les mains : « Faites ce que vous voulez, mais je ne veux pas le savoir. » Et Jessy finira par marcher sur les... rails. Cela dit, on comprend la compagnie de ne pas accepter de valider le geste, on comprend la réalisatrice d'extérieur de se couvrir et on comprend la réalisatrice d'avoir voulu rendre compte d'une réalité. Il revient donc à la responsable des locations de s'assurer que les lieux soient sécuritaires pour l'équipe.

Si tout danger ne peut pas être exclu et que la location est conservée, l'équipe sera avisée (par exemple, s'assurer que tout le monde soit chaussé adéquatement aux alentours du viaduc étant donné le risque de seringues souillées). Mais il y a toujours des surprises, comme ces deux chats morts trouvés dans la cour arrière d'une location. Les visites techniques par les chefs de tous les départements quelques jours avant le début du tournage (qui vont leur permettre d'ajuster leur travail et de préciser des ajouts nécessaires aux contrats de location) servent à prévenir au maximum les dangers.

Une fois une location choisie, Diane Janna doit négocier (toutes les locations sauf les espaces publics extérieurs qui ne demandent que des permis des autorités municipales) et rédiger les contrats. « Les gens avec qui nous avons tourné étaient très généreux. Pour rester dans mon budget, les gens devaient l'être », affirme Diane Janna. Il y avait une obligation de résultat. Le producteur Thomas Ramoisy disait que, contrairement à d'autres films qui ont une marge de manœuvre, et ce, à tous les niveaux de la production, « je n'avais jamais la possibilité de sortir de l'argent pour régler un problème ». Son acolyte Ian Quenneville confirme : « Pour les locations, les gens nous disaient : " Ça prend trois fois plus que le budget que vous me dites. " On leur disait : " Non, ça va être ça. Si le dépanneur veut 3 000 \$ par jour, et qu'on a 1 000 \$, et bien il faut le négocier à 1 000 \$ ". » Pour obtenir tous les accords, pour respecter tous les contrats, la production avait un budget de 10 000 \$. Maintenant, refaites le parcours avec ce montant-là en tête... Réussir cela relève de l'exploit. Ce que confirme le directeur de production Donald Tétreault : « Diane Janna a fait un travail exceptionnel avec un budget déficitaire par rapport au nombre de locations qu'elle devait trouver. Je n'ai jamais vu un aussi grand nombre de locations. »

De toute évidence, il faut aimer son travail. Diane Janna aime le repérage et les surprises, ainsi que la gestion du budget. La négociation lui fait parfois peur, mais ça lui plaît malgré tout. Surtout lorsqu'elle a l'impression que ce sera impossible et que ça fonctionne. Mais celle qui a une grande facilité d'approche et un charme certain apprécie par-dessus tout le fait de rencontrer les gens lors des repérages : « C'est quelque chose de très intime. Les gens te laissent entrer chez eux, tu développes une sorte de relation avec les personnes chez qui tu vas tourner. Ils te font confiance. » Quand l'équipe de tournage débarque, c'est à elle qu'il revient de s'assurer que cette confiance ne soit pas trahie. C'est important de ne pas brûler les locations. « Il n'y a rien de pire qu'un régisseur qui se fait refuser un lieu de tournage en raison d'une mauvaise expérience dans le passé. Tu travailles pour ton équipe, ta production, mais aussi pour l'avenir », précise Diane Janna. Alors, ce qu'elle n'aime pas de son travail, c'est de devoir faire la police sur le plateau, une tâche qui la rendait très nerveuse au

début. « Je n'aime pas, par exemple, qu'on rentre de la bouffe et du café à l'intérieur d'une location. Il y a toujours des dégâts qui surviennent. Mais essayer de contrôler ça, c'est difficile. Il faut continuellement répéter les consignes. » Sur **Le Ring**, les gens ont été respectueux, mais il est vrai qu'il n'y avait pas de lieux où la bouffe était interdite. Par contre, il y a eu une histoire de toit... « Le propriétaire d'une location ne voulait pas avoir beaucoup de monde sur le toit de son garage. J'ai donc dit à l'équipe : « Vous pouvez avoir accès au toit pour mettre la caméra avec une personne. » Tout d'un coup, l'équipe au complet était sur le toit. Je répétais la consigne, les gens descendaient. Une fois le dos tourné, ils étaient remontés. Là je me suis fâchée, je suis allée voir les producteurs — je commence à avoir le tour : « S'il y a des problèmes de toit, ça va vous coûter de l'argent. » Et là, un brin paniqué, Ian Quenneville s'est précipité : « OK, débarquez tous du toit, tout de suite... », raconte en riant Diane Janna. Devoir répéter sans cesse les mêmes règles que les gens n'écoutent pas, c'est ça que je n'aime pas de la *job*. » Elle n'est d'ailleurs pas certaine qu'elle aimerait travailler sur des grosses productions américaines. « Ils débarquent et veulent tout, ils ne font pas attention aux lieux. » Il est certain que les dommages ne peuvent pas être évités, « mais si tu arrives à faire réparer les bris par la production, ton travail est fait honnêtement envers tout le monde ». Sur **Le Ring**, il n'y a pas eu de gros pépins de ce côté.

Il y a une autre chose que Diane Janna n'aime pas de son boulot, comme un regret qu'elle tient à ajouter : « Comme régisseuse d'extérieur, tu es dans l'équipe, mais tu ne fais pas vraiment partie du plateau. Tu t'y sens comme un *outsider*. Je trouve cela parfois difficile à gérer. Régisseuse d'extérieur pour plusieurs, ça consiste à trouver les locations, c'est tout. Mais ça fait partie du tournage, ces locations-là, c'est le décor. Et tout le monde vient te voir pour te dire : « Je n'aimerais pas faire ta *job*... » À cause de l'aspect disciplinaire du boulot. »

En terminant, quand on demande à Diane Janna ce dont elle est la plus fière de son travail sur **Le Ring**, elle répond sans hésitation : « Le fait d'avoir pris le contrat comme régisseuse d'extérieur du début à la fin et de le réussir. Et de bien le réussir. De me faire dire que le directeur artistique trouvait les locations exactement comme le souhaitait Anaïs, que j'aie pu me mettre dans son univers. » La réalisatrice, de son côté, a particulièrement apprécié chez sa régisseuse d'extérieur son grand respect pour les gens du quartier Hochelaga-Maisonneuve. À ce propos, une dernière anecdote : lorsque l'équipe tournait les scènes où Jessy, dans son lit, regarde son voisin de l'immeuble d'en face, Diane Janna est demeurée toute la soirée assise sur le balcon avec la locataire du logement dans lequel était le voisin figurant. Elle a fait ça pour rassurer la dame de 80 ans qui avait gentiment accepté de collaborer au **Ring**. ■



Sous le viaduc Sainte-Catherine au coin de Bercy